



Le ballon d'essai éclaté de **William S. Messier**
Page F 3



Plongée dans l'univers déjanté de **San-Antonio**
Page F 5

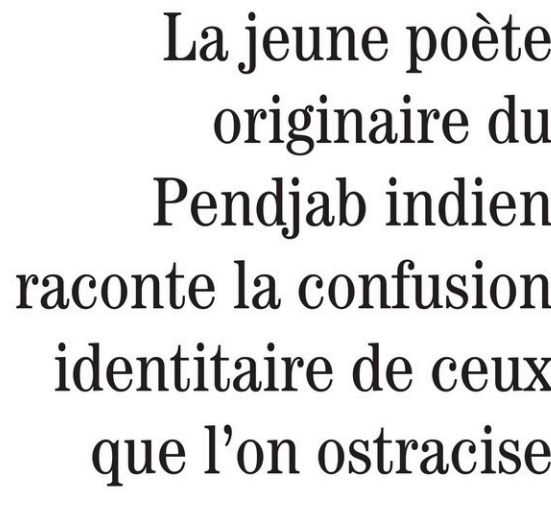
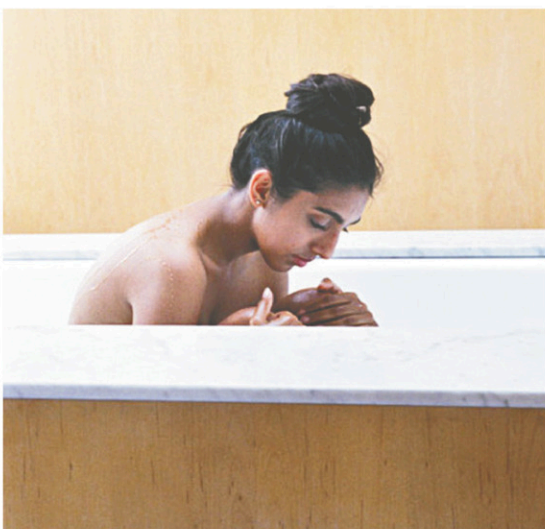
LIVRES

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 MARS 2017



PHOTOS RUPI KAUR

Rupi Kaur, nouvelle figure canadienne du féminisme pop?



La jeune poète originaire du Pendjab indien raconte la confusion identitaire de ceux que l'on ostracise

Sur les réseaux sociaux et entre les pages de son recueil *milk and honey*, Rupi Kaur nomme les obsessions, les émois et les colères d'un nouveau féminisme pop. Analyse d'un phénomène médiatique, littéraire et culturel.

DOMINIC TARDIF

« Tu me dis que je ne suis pas / comme les autres filles / et tu apprends à m'embrasser les yeux fermés / quelque chose à propos de cette phrase — quelque chose / à propos de comment je dois être différente / de celles que j'appelle mes sœurs / pour que tu veuilles bien de moi / oui quelque chose me donne envie de cracher ta langue », écrit à la page 164 de son best-seller *milk and honey* Rupi Kaur, dans une traduction inédite réalisée par l'écrivaine québécoise Chloé Savoie-Bernard pour *Le Devoir* (voir encadré).

Permettons-nous humblement de contredire la poète torontoise et de reprendre à notre compte les propos de son inconvenant amant en écrivant qu'elle n'est pas, non, comme les autres filles, ou du moins pas comme les autres poètes. Convaincant exemple à l'appui : *milk and honey*, son premier livre, lancé le 6 octobre 2015 par Andrews McMeel Publishing, franchissait en janvier dernier le cap du million d'exemplaires vendus, spectaculaire fait d'armes pour un recueil de poésie.

D'abord autoédité en 2014 à partir de poèmes disséminés, et maintes fois « likés » sur des réseaux sociaux comme Tumblr et Instagram, *milk and honey* évoque, à l'aide d'une langue du quotidien, l'amour exaltant ou trahi, la douleur de l'agression (sexuelle ou psychologique) ainsi que la résilience d'une jeune femme de 21 ans ayant

appris à survivre grâce à la poésie. « Parce qu'il y a de la douceur partout / suffit de savoir où regarder », insiste-t-elle.

« On est vraiment dans un langage hybride, quelque part entre un statut de réseau social, un échange par texto et une écriture de journal intime », analyse Stéphanie Dufresne, de la librairie féministe L'Euguélonne. Il y a une forme de politisation de la vulnérabilité, une douceur radicale, chez elle, même si son vocabulaire n'est pas militant. Un certain féminisme a longtemps rejeté une vision de la féminité un peu dichotomique, associée à la bienveillance et à la sensibilité, pour se tourner vers un discours de la puissance, de la force, et elle parvient à réconcilier ces deux pôles là. » Son regard sur l'amour romantique est soumis aux mêmes tensions : tout en célébrant l'ivresse de la passion fiévreuse, Rupi Kaur rappelle sans cesse aux siennes de ne jamais s'oblitérer dans le regard de l'autre.

Née dans le Pendjab indien et arrivée au Canada à l'âge de quatre ans, Rupi Kaur raconte aussi la confusion identitaire de celle que l'on ostracise. « Il n'y avait jusque-là pas de marché pour de la poésie qui parle de trauma, d'abus,

de perte, d'amour et de guérison vus à travers les yeux d'une femme immigrante de la communauté punjabi-sikhe », déclarait l'instapoète (mot-valise désignant les auteurs très actifs sur Instagram) en entrevue avec *The Guardian*, en septembre dernier.

« J'ai eu l'impression de comprendre davantage ce que mes amies qui sont immigrantes de deuxième génération, par exemple, racontent lorsqu'elles disent que leur identité s'est construite sur beaucoup de non-dits et sur des bribes de récits soutirées à leurs parents, et non sur une réelle expérience de leur pays d'origine », note Stéphanie Dufresne.

Féminisme pop

« Pour moi, Rupi Kaur, c'est de la poésie Buzzfeed », observe Chloé Savoie-Bernard, en évoquant le site d'informations réputé pour ses listes ludiques et ses articles pour le moins légers. « Ce sont des textes que tu consommes immédiatement, sans nécessairement y réfléchir ensuite. Il n'y a rien à analyser, tout est là, un peu comme avec un proverbe. C'est aussi ce qui fait son impact, parce que tous les poèmes se tiennent en une page. Sur les réseaux sociaux, tu n'as pas besoin de mise en contexte. » Certains de ses vers pourraient d'ailleurs désavantageusement être confondus avec un de ces aphorismes inspirants dont on orne des tasses et des sacs réutilisables.

Pour l'auteure du livre de poèmes *Royaume scotch tape* (L'Hexagone, 2015) et du recueil de nouvelles *Des femmes savantes* (Triptyque, 2016), *milk and honey* s'acquitterait de toutes les figures imposées par l'air du temps. « C'est un all-you-can-eat du féminisme pop contemporain : le discours sur la gratitude, sur la famille, sur la sororité, sur les poils, tout l'aspect self-care », énumère-t-elle, en regrettant du



« On est vraiment dans un langage hybride, quelque part entre un statut de réseau social, un échange par texto et une écriture de journal intime »

Stéphanie Dufresne

VOIR PAGE F 2 : FÉMINISME

Jusqu'au bout de l'intime

Récit de soi, écriture de l'intime et littérature autobiographique trouvent un nouveau souffle

La parution de *Queues*, premier roman de Nicholas Giguère, témoigne de l'effervescence actuelle autour de textes crus, dynamisant les tabous.

DOMINIC TARDIF

« Moi, je n'impose pas de limites. Si mes auteurs veulent y aller à fond, je les suis, mais il faut vraiment qu'ils aillent jusqu'au bout. Je les pousse dans leurs derniers retranchements, parce que c'est peut-être le meilleur moyen, en allant à fond, de rejoindre le lecteur », confie Eric Simard, directeur littéraire chez Hamac.

La maison d'édition de Québec accumule depuis quelques années les titres sculptés par leurs auteurs à même le matériau de leur existence. Autant *Prague* de Maude Veilleux, que *Déterrés les os* de Fanie Demeule ou *Monstera deliciosa* de Lynda Dion faisaient résonner des « je » collés sans fard à un réel revendiqué comme tel.

Plus récent exemple en date : *Queues* de Nicholas Giguère, rageuse confession d'un jeune gay renvoyant son hypocrisie au visage d'une

société qui ne tolère l'homosexualité que si elle imite le conformisme d'une certaine vie hétéro. Rencontres anonymes dans les toilettes de lieux publics, pornographie et *barebacking* sont nommés avec la même frondeuse impudeur, entre avilissement de soi par le sexe et transcendence par l'orgasme.

« Vil égocentrisme ! » « Énième sanctification du moi ! » s'écrieront les tenants d'une littérature qui placera en son centre l'imaginaire. Comment celui ou celle qui lèche ses petites plaies peut-il aspirer à l'universel ?

« Quand, dans les années 90, Hervé Guibert a décidé d'écrire sur le sida dans *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* (Gallimard), les ménagères de 50 ans de la banlieue, qui n'avaient ni homo dans leur entourage, encore moins de gens atteints du sida, comprenaient quand même cette perte de repères qu'il décrivait, ce désir de dire la vérité, sans filtre », fait valoir l'écrivain Mathieu Leroux. L'anecdote autour de laquelle s'échafaude un texte autobiographique devrait aspirer

VOIR PAGE F 2 : INTIME



LIVRES > FICTION



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Blais zoom sur chacun de ses personnages un instant, avec ce mélange de cynisme et de bienveillance dont il connaît le secret.

François Blais au centre commercial

Dans *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*, l'auteur de *Sam* fait mine d'écrire un roman noir

DOMINIC TARDIF

Le centre commercial Les Rivières de Trois-Rivières n'a rien à première vue d'un décor romanesque. À moins bien sûr que vous ne vous appeliez François Blais et que tout votre savoir-faire repose sur une singulière capacité à sublimer situations triviales, lieux anonymes et personnages de perdants pas toujours magnifiques en creuset littéraire.

Bien qu'annoncées comme une relecture façon François Blais des codes du roman noir et du roman fantastique, les « deux histoires de fantôme » composant ce nouveau titre se servent des mécaniques bien huilées sur lesquelles reposent ces genres comme d'un écran de fumée. Sa description presque empathique des désirs d'un pédophile s'impose comme un efficace subterfuge.

François Blais fait donc essentiellement mine de vouloir s'arracher à ses vieilles habitudes, pour s'y enfoncer davantage et poursuivre son exploration des petits riens et autres an-

goisses sourdes conférant parfois à l'existence des allures d'interminable visite dans un magasin à grande surface.

Matinée ordinaire au centre commercial. Au cœur de la foire alimentaire, des vieux attendent la mort, et « la plus belle fille du monde » attend l'ouverture de la succursale Laura Secord, où elle doit déposer son curriculum vitae. La petite Clémentine Lacombe, elle, attend que ses parents reprennent la route. Elle sera bientôt enlevée.

Mais d'ici là, François Blais zoome sur chacun d'eux un instant, avec ce mélange de cynisme et de bienveillance dont il connaît le secret. Avec tendresse, il accompagne dans ses réminiscences cette vieille dame « née aux Rivières, littéralement, dans une minuscule maison au sol de terre battue, au fond d'une rue étroite et anonyme, à peu près à l'endroit où se trouve le IGA aujourd'hui ».

Éternel chantre de la philosophie de bottine, l'auteur de *Document 1* (2001) et de *La classe de madame Valérie* (2013) sait encore une fois honorer et ridi-

culiser dans un même souffle les risibles métaphores qu'emploient les gars chauds pour mieux supporter leur sort. Un jeu vidéo époque Commodore 64 devient ici, après plusieurs bières et quelques verres de scotch, la fable d'une vie ne pouvant être menée qu'en choisissant ce à quoi l'on renoncera.

Cavalcade à Saint-Étienne-des-Grès

La deuxième histoire du livre, *Les montagnes*, est sans doute le texte de François Blais le plus saturé en hilarantes remarques ironiques, d'un type dont il ponctue souvent ses romans, au sujet d'un milieu littéraire où la complaisance se fait monnaie d'échange. Un pastiche des listes d'associations libres composant *Cavalcade en cyclorama* (Le Quartanier, 2013) de Marc-Antoine K. Phaneuf se déploie quant à lui comme un hommage inattendu à un poète dont la démarche ne pourrait être plus dissemblable de celle de Blais.

À Saint-Étienne-des-Grès, un « écrivain important que personne ne lit, mais qui est

bien vu de la critique et des institutions », doit jouer pendant deux mois de la résidence Stanislas-De-Neef. À la quiétude qu'il croyait goûter là-bas se substituera rapidement l'épouvante d'apparitions fantomatiques. En dépeignant un homme gonflé de certitudes cédant peu à peu à la panique et à la tentation des explications ésotériques, François Blais railerait-il la fragile arrogance du monde des lettres?

« On m'accorde d'emblée mes quatre étoiles », assure le narrateur au sujet de la générosité systématique des journalistes à son égard. Que François Blais ne prenne pas la grosse tête. Accordons-lui-en trois et demi.

Collaborateur
Le Devoir

LES RIVIÈRES SUIVI DE
LES MONTAGNES.
DEUX HISTOIRES DE FANTÔME
★★★ 1/2
François Blais
L'instant même
Québec, 2017, 192 pages
En librairie mardi

Rupi Kaur en trois traductions inédites

Tirés de *Milk and Honey*. Traduction de Chloé Savoie-Bernard.

(sans titre) – p. 37

père. tu m'appelles toujours pour me dire rien de spécial. tu me demandes où je suis ou ce que je fais et quand le silence entre nous s'étire aussi long qu'une vie au complet tout s'embrouille et je cherche à te poser des questions pour nourrir la conversation. mais ce que je désire le plus te dire c'est que, je comprends que ce monde t'a brisé. il a été tellement lourd à porter sur tes épaules. je ne t'en veux pas de ne pas savoir comme rester doux avec moi. parfois je reste éveillée toute la nuit en pensant à tous les endroits où tu as mal mais dont tu ne parles jamais. je viens du même sang ankylosé. des mêmes os qui demandent à ce qu'on les regarde tant et tant qu'ils finissent par s'écrouler. je suis ta fille. je sais que ces bavardages sont la seule façon que tu trouves pour me dire que tu m'aimes. parce qu'ils sont la seule façon que j'ai de te le dire aussi.

(sans titre) – p. 164

tu me dis que je ne suis pas comme les autres filles et tu apprends à m'embrasser les yeux fermés quelque chose à propos de cette phrase — quelque chose à propos de comment je dois être différente de celles que j'appelle mes sœurs pour que tu veuilles bien de moi oui quelque chose me donne envie de cracher ta langue hors de moi comme si je devais être fière que tu m'aies choisie comme si je devais être soulagée que tu crois que je suis meilleure qu'elles

(sans titre) – p. 179

je veux m'excuser à toutes les femmes à qui j'ai dit qu'elles étaient jolies avant de leur dire qu'elles étaient intelligentes ou braves je suis désolée d'avoir fait comme si quelque chose avec lequel vous étiez nées devait être ce que vous aviez de plus cher alors que vos esprits ont fracassé des montagnes à partir de maintenant je dirai des choses comme tu es résiliente ou tu es extraordinaire pas parce que je ne crois pas que vous êtes belles mais parce que vous êtes toutes tellement plus que ça

FÉMINISME

SUITE DE LA PAGE F 1

même souffle que Ruphi Kaur ne signale pas toujours que son œuvre s'inscrit dans une grande tradition féministe.

Malgré ces quelques critiques, l'écrivaine refuse de se ranger du côté de ceux qui ne voient chez Ruphi Kaur qu'un buzz condamné à l'éphémérité. « Elle commence souvent ses textes en écrivant dans un vocabulaire très simple une anecdote, mais il y a presque tout le temps un petit moment d'envolée, un petit moment lyrique, avant qu'elle revienne à l'anecdote. Cet alliage-là crée une vraie force de frappe, surtout qu'elle a vrai-

ment le sens de la formule. » Un goût pour le *jab* au plexus faisant chez nous écho au *Bluetiful* de Daphné B. ou à *Hiroshimoi* de Véronique Grenier.

« J'ai découvert en la traduisant [pour *Le Devoir*] qu'il se passe vraiment quelque chose sur le plan du rythme, qui est souvent de l'ordre de l'incantation », raconte Chloé Savoie-Bernard. Je pense surtout que les gens ont l'impression en la lisant de se faire raconter une histoire. Ils se rendent peut-être compte aussi que la poésie peut parler d'expérience personnelle et intime. C'est le plus beau rôle qu'un livre comme ça peut jouer. »

Collaborateur
Le Devoir

INTIME

SUITE DE LA PAGE F 1

à devenir métaphore et dépasser le puéril désir de règlement de compte, ou le simple exercice thérapeutique, pense celui qui publiait en 2013 le récit *Dans la cage* (Héliotrope).

« Ces écritures-là doivent quand même être habitées par la conscience d'une collectivité et offrir à tout le monde des portes d'entrée », ajoute l'auteur de *Quelque chose en moi choisit le coup de poing* (La Mèche), recueil de pièces de théâtre précédé d'un passionnant essai sur la place de l'intime en littérature et à la scène. Tout en célébrant la pionnière en la matière qu'aura été au Québec Nelly Arcan, Leroux distingue d'ailleurs néanmoins sa propre démarche de celle de l'autofiction, mot fourre-tout d'abord placé par son fondateur Serge Doubrovsky sous le signe de la psychanalyse, rappelle-t-il.

Une affaire de genre?

« L'écriture des femmes est historiquement liée à l'intime », signale Anne Martine Parent, professeure au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi, en tentant d'expliquer pourquoi des textes enracinés dans la vraie vie de leur auteur éveillent toujours la suspicion de certains lecteurs. « Ça arrive souvent qu'un client me dise: "Je ne veux rien savoir du grattage de bobo!" », illustre Eric Simard, aussi propriétaire de la Librairie du Square à Montréal.

« Comme les femmes étaient cantonnées à la sphère de l'intime, c'est normal que leur écriture se soit tournée plus vers ça, mais on s'est servi de ce fait pour les délégitimer. Évidemment, il y a eu plein de romans d'amour écrits par des hommes qui ont été élevés à l'universel, alors qu'un roman d'amour écrit par une femme est ramené à l'anecdotique et au particulier. C'est là que je vois un enjeu de genre. Rousseau, à qui on attribue la première autobiographie moderne, c'est quand même ses petites affaires à lui et ses petites chicanes, qu'il raconte », raille M^{me} Parent.

« C'est un truc très postmoderne. On a moins de foi envers les gros méta récits, envers ce qu'on appellerait en anglais le big narrative. Le pacte de lecture d'un roman conventionnel, c'est comme si on était moins porté à vouloir le faire », observe pour sa part la poète Daphné B. (*Blueti-*

« je suce des queues ça pourrait être mon métier mais à la place j'étudie à l'Université de Sherbrooke ça paraît mieux sur un cv que de futurs employeurs vont probablement crisser aux vidanges après l'avoir reçu »

Incipit de *Queues*



TIFFET

ful), aussi cofondatrice du site web et de la revue *Filles Missiles*, où retentissent plusieurs paroles indociles.

En janvier dernier, la poète Alice Rivard y publiait sa réplique à une sévère recension qu'avait signée Sébastien Dulude dans le magazine *Lettres québécoises* au sujet de son recueil *Shrapnels* (L'Écrou, 2016). Agresions sexuelles, suicide et pauvreté y sont catalogués dans une langue âpre.

« Lorsqu'on m'a dit pour la première fois que mon écriture dite « confessionnelle » n'était pas, pour certainEs, considérée comme une forme d'expression littéraire et poétique valable, j'ai senti la game des discours élitistes me rattraper », écrivait-elle alors, avec en filigrane l'éternelle question des rapports de pouvoir entre critique et artiste. Face à une œuvre issue d'un vécu douloureux, le commentateur devrait-il user de bienveillance, d'empathie ou plutôt, comme le veut la tradition critique moderne, ne pas laisser ces considérations teinter son jugement, de peur qu'une telle perspective débouche sur d'interminables procès d'intention?

Et les réseaux sociaux?

Bien qu'elle semble s'abreuver à la même égotique source que tous les « je »

dévoys clignotant sans cesse sur les réseaux sociaux, la littérature de l'intime met plus spontanément en lumière les coutures forcément fictionnelles qui permettent de retenir ensemble les morceaux de réel qu'elle assemble. Le récit de soi est-il le salutaire contre-discours à la télé-réalité et aux photos studieusement retouchées d'Instagram qui, elles, tentent désespérément de gommer leurs mises en scène?

« À mesure que les canons littéraires se font critiquer, on revient à une littérature plus concrète, qui passe par l'expérience, analyse Daphné B. On se rend compte que le réel est déjà de toute façon rempli de fiction. »

« Même si le mot est gros et chargé, c'est vraiment dans une quête d'authenticité que je me sers de l'intime comme matière brute », insiste Mathieu Leroux. C'est aussi parce que je trouvais ça tellement beau et généreux que des auteurs me confient une part de leur existence. On dit beaucoup que ce sont des écritures courageuses, mais pour moi, c'est surtout d'abord un geste de générosité. »

Collaborateur
Le Devoir

BANQ GRANDE BIBLIOTHÈQUE

EMPRUNTEZ UNE VIE!

Venez « emprunter » une personne issue d'une communauté culturelle le temps d'un tête-à-tête.

banq.qc.ca

BIBLIOTHÈQUE VIVANTE

Tous les jeudis de 12 h à 15 h
Du 2 février au 30 mars

Hall de la Grande Bibliothèque
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
☎ ☎ Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

EN COLLABORATION AVEC
UNIVERSITÉ
Concordia
UNIVERSITY

PARTENAIRE MÉDIA
LE DEVOIR

Bibliothèque et Archives
nationales
Québec

LIVRES FICTION



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Recueil éclaté à l'architecture ambitieuse, *Le basketball et ses fondamentaux* jette un pont vers les livres précédents de l'auteur.

Le ballon d'essai de William S. Messier

L'auteur expose ses « fondamentaux » en une dizaine de textes qui gravitent autour du basketball

CHRISTIAN DESMEULES

Le basketball, sous toutes ses formes, est au centre de la vie de ces personnages d'adolescents et de joueurs, d'ex-joueurs à la grâce flétrie ou d'entraîneurs fatigués. Des êtres qui vivent tranquillement dans leur obsession pour ce sport et la sous-culture qui l'accompagne souvent : celle du hip-hop, du pseudo-gangstérisme de banlieue, de la musique jusqu'aux coupes de cheveux.

Après *Townships*, *Épique et Dixie* (Marchand de feuilles, 2009, 2010 et 2013), sur un tout autre registre, *Le basketball et ses fondamentaux* est le quatrième titre de William S. Messier, né à Cowansville en 1984.

Mais s'intéresser au basket n'est pas un prérequis pour pénétrer dans cet univers, rassurez-vous. L'intérêt des histoires de William S. Messier est ailleurs, même si certains d'entre elles s'amorcent comme un poème crypté :

« C'était dans le temps où on essayait tous de reproduire à la perfection le crossover d'Allen Iverson. » Tout est affaire de justesse, ici. Justesse dans la façon dont il rend palpable

l'ennui ou la passion que vivent ses personnages. Justesse dans la tonalité.

Joueur de basketball dans l'équipe de son école secondaire, affecté par le divorce de ses parents, Dave Langevin se confie à un psychoéducateur en multipliant les parallèles entre la vie et son sport préféré (*Glossaire*).

Commis aux comptes recevables d'Estrie Data Plus, le narrateur s'aperçoit comme ses collègues que le mobilier bouge chaque jour mystérieusement. Pendant que les autres employés fomentent des plans de révolte et que leur quotidien frôle l'abîme du vide, lui choisit de regarder ailleurs (*Les deltaplanes*). Dans *Transport*, l'autopsie minutieuse d'un accident de la route vécu par une équipe de basket au retour d'une tournée de matchs se transforme sous nos yeux en chorégraphie aussi fluide qu'une série de passes parfaites.

Plus loin, un colosse de six pieds huit, fidèle employé d'une petite entreprise paysagiste malgré son bac en éducation physique, n'a pas touché à un ballon depuis douze ans. « J'ai beau retourner aux fondamen-

taux du basketball, mes gestes ressemblent plus aujourd'hui à une longue chute contrôlée. Je sais rationnellement que chaque lancer est une prière. » (*La défaite de Big Dawg*).

Policier à la retraite, Robert Côté, alias Bob Side, est depuis vingt ans l'entraîneur de l'équipe de basketball des Grifons de l'école secondaire Sacré-Cœur à Granby. Dave Langevin (voir plus haut), qui a trouvé Dieu et un poste d'animateur de pastorale à l'école, est devenu son adjoint. Un drôle de croisement entre une histoire de mariage qui bat de l'aile et une épidémie d'abeilles tueuses (*Wu-Tang*).

Créer des ponts

Entre chacune des cinq nouvelles, l'auteur a inséré de courts textes autobiographiques qui tentent de cerner sa passion complexe pour ce sport. « J'ai tellement consacré de temps au basketball, explique-t-il, que j'ai l'impression qu'il fait partie de mon ADN. »

Ayant grandi à Granby, « capitale du bonheur » et de l'entre-deux, l'écrivain y raconte que son adolescence a été marquée « par une culture de l'envie, ou un désir profond

d'authenticité toujours impossible à combler ». Une réalité particulièrement palpable dans ses nouvelles, par sa façon de manier le langage et sa volonté de « créer des ponts entre l'oral et l'écrit ».

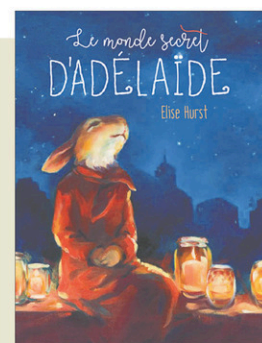
Recueil éclaté à l'architecture ambitieuse, *Le basketball et ses fondamentaux*, à sa manière, jette lui aussi un pont vers les livres précédents de William S. Messier (où il s'était plutôt intéressé à son héritage rural) et ceux qui restent à venir. Quelque part entre la fiction et l'autobiographie, on y trouve sous d'autres habits — des shorts aux genoux, une camisole trop grande — son intérêt pour les sous-cultures, leurs codes d'initiés, leurs expressions.

Une sorte de clé, un livre transitoire peut-être. Un exposé en finesse de ses propres « fondamentaux ».

Collaborateur
Le Devoir

LE BASKETBALL ET SES FONDAMENTAUX

★★★1/2
William S. Messier
Le Quartanier
Montréal, 2017, 248 pages



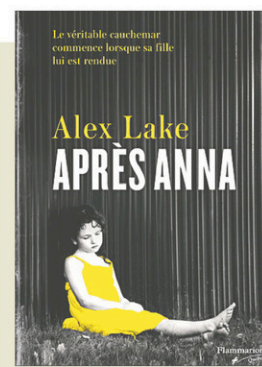
JEUNESSE

LE MONDE SECRET D'ADELAÏDE

★★★★
Elise Hurst
D'eux
Sherbrooke, 2017, 34 pages

« Adélaïde habite un petit atelier derrière un rideau rouge [...] Le jour, elle repère les gens silencieux, les gens paisibles, ceux qui dansent, qui soupirent et qui rêvent chacun de leur côté. » Si ces petites parcelles du monde permettent à la lapine de remplir sa vie, il lui manque pourtant toujours quelque chose, jusqu'à cette journée d'orage où elle fait la rencontre de Renard. Traduit par Christiane Duchesne, ce texte poétique d'Elise Hurst relie d'un fil rouge des destinées qui se croyaient solitaires. Mais au-delà de cette union, il y a d'abord et surtout la rencontre entre deux mondes que tout devait naturellement séparer. La découverte de l'Autre et l'importance de sortir de son cocon sous-tendent ce récit lumineux. Il faut dire que la sensibilité qui se dégage de ce texte, bref mais intense, est par ailleurs palpable dans les tableaux de Hurst. L'aspect diffus créé par le pinceau, les angles en constant mouvement, les couleurs chaudes, la présence de personnages étonnants — mêlant volontiers humains et animaux anthropomorphes dans une danse toute naturelle — contribuent à répandre le mystère qui participe des rencontres les plus improbables.

Marie Fradette



THRILLER

APRÈS ANNA

★★★
Alex Lake
Traduit de l'anglais
par Thibaud Eliorff
Éditions Flammarion
Québec, 2017, 400 pages

Dans ce captivant thriller d'Alex Lake, le mystérieux ravisseur d'une fillette de cinq ans a une très haute opinion de lui-même : « Tout le monde n'est pas, comme toi, animé par un si noble dessein. Aux yeux des autres, tes actes pourraient passer pour ceux d'un vulgaire criminel de droit commun, ce qui n'a aucun rapport. Ce que tu fais est bien différent. C'est grand. Nécessaire. Juste. Mais tu n'attends pas des autres qu'ils comprennent. » Non satisfait d'avoir fait vivre des heures d'angoisse à la mère, Julia, avocate débordée de travail dont le seul crime est d'être arrivée trop tard à l'école pour y récupérer sa fille, le kidnappeur fait vivre un véritable cauchemar à celle-ci après avoir libéré la petite Anna. Alors que les journaux déforment ses moindres faits et gestes, Julia subit un procès sur Twitter sous l'appellation #mereincompétente. Créant avec habileté un climat de paranoïa et réservant avec un plaisir pervers de cruels revers à son attachante héroïne, Lake oppose à cette dernière deux personnages que l'on se plaît à détester : Brian, son mari sans colonne vertébrale, et sa belle-mère Edna, bourgeoise chabrolienne. Certes, plus le récit avance, plus les ficelles paraissent grosses, mais le plaisir demeure intact.

Manon Dumais

Petites et grande histoires finement tissées

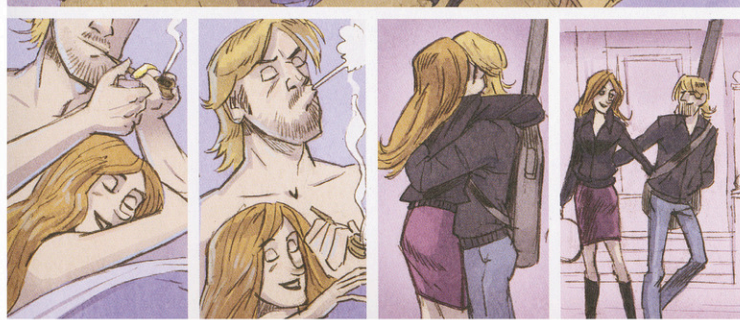
Automne rouge évoque avec intelligence nos servitudes et les façons d'y résister

FABIEN DEGLISE

Si *Automne rouge* d'André-Philippe Côté et Richard Vallerand était une pièce d'étoffe, il faudrait forcément parler de la densité de son fil et de la finesse de son tissage. Car c'est bien de ça qu'il est question ici, dans ce récit croisé, ancré dans l'automne en effervescence d'un Québec des années 1970 : un habile et subtil tissage de destinées sur fond d'affirmation identitaire.

Entre le barrage Manicouagan et les rues de Québec, les vies de Laurent, de Marie, de Jason, d'Aline et des autres se mélangent pour former un tout cohérent où les servitudes personnelles et l'intimidation entrent en résonance avec celles d'un peuple, et, surtout, avec ses envies de s'en défaire.

Le déclencheur tient dans l'audace, celle d'un professeur qui va demander à ses élèves d'imaginer un « héros bien de chez nous », d'en définir l'origine, la mission, de raconter ses exploits. Laurent va trouver la meilleure idée, qui va l'exposer à la violence du mauvais gars de la classe, Jason,



SOURCE LA PASTÈQUE

Une planche tirée de l'album *Automne rouge*

« un gros con ».

Autour de lui, le Front de libération du Québec (FLQ) laisse l'épaisseur de ses traces s'emparer de plus en plus des murs de la ville, René Lévesque recrute les candidats

pour façonner une révolution politique en marche et Aline marche aux côtés de ses amis dans un mouvement de grève en scandant des « flics collabos » et « Le Québec aux Québécois ».

L'ensemble aurait pu être frontal, prévisible et sentir bon le réchauffé d'une énième relecture d'un récit fondateur, d'une affirmation identitaire. Le duo de bédésistes évite toutefois les écueils en laissant la trame des existences ordinaires qu'ils exposent, faites de résistance, de violence, d'échecs courbés face à plus grand que soi, à plus gros, à celui qui crie le plus fort, s'imbriquer de manière organique dans celle de l'Histoire, avec ce grand H, sur le seuil d'un nouveau chapitre.

La beauté du trait, la précision du découpage qui tient ses superpositions et ses assemblages de fragments de vie dans le rythme et la tension font le reste, donnant à cet *Automne rouge* ce caractère lumineux, en phase avec la couleur des états d'esprit individuels et collectifs qu'il dépeint.

Le Devoir

AUTOMNE ROUGE

★★★★
André-Philippe Côté
et Richard Vallerand
La Pastèque
Montréal, 2017, 104 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 6 au 12 mars 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

Romans québécois

1	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	3/5
2	L'espoir des Bergeron • Tome 2 La crise	Michèle B. Tremblay/Les Éditions réunies	7/2
3	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	2/5
4	Les chevaliers d'Antares • Tome 5 Salamandres	Anne Robillard/Wellan	1/4
5	La petite maison du sixième rang • Tome 1...	Micheline Dalpé/Goélette	5/3
6	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	4/24
7	La cabane à sucre des Rivard • Tome 1...	Mario Hade/Les Éditions réunies	6/24
8	Histoires de filles au chalet	Collectif/Goélette	-/1
9	Nos voisines, ces espionnes	Marline Labonté-Chartrand/Les Éditions réunies	9/3
10	L'Autre Reflet	Patrick Sénécal/Alire	10/19

Romans étrangers

1	Fin de ronde	Stephen King/Albin Michel	-/1
2	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	1/9
3	La veuve	Fiona Barton/Fléuve éditions	-/1
4	Danser au bord de l'abîme	Grégoire Delacourt/Lattès	-/1
5	Sous le même toit	Jojo Moyes/Milady	2/3
6	Le châtiment de Bourne	Eric Lustbader/Grasset	4/2
7	Tue-moi si tu peux	James Patterson Marshall Karp/Archipel	3/4
8	Trilogie des ombres • Tome 1 Dans l'ombre	Arnaldur Indriðason/Métailié	-/1
9	L'amie prodigieuse • Tome 3 Celle qui fuit et...	Elena Ferrante/Gallimard	6/5
10	La chimiste	Stephanie Meyer/Lattès	8/6

Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/21
2	Ne renonçons à rien	Collectif/Lux	2/4
3	Gagner la guerre du climat	Normand Mousseau/Boréal	3/2
4	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	5/9
5	Lettres aux femmes d'ici et d'ailleurs	Collectif/Fides	-/1
6	Le Québec n'existe pas	Maxime Blanchard/Varia	4/2
7	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	6/19
8	Anatomie d'un désastre. La crise financière de...	Serge Truffaut/Somme toute	7/2
9	Introduction à la philosophie • Tome 1	Normand Baillargeon/Poètes de brousse	-/1
10	Le code Québec	J.-M. Léger J. Nantel P. Duhamel/Homme	10/24

Essais étrangers

1	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	1/5
2	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	-/1
3	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	2/56
4	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/J'ai lu	6/5
5	Tout est prêt pour que tout empire	Hervé Kempf/Seuil	3/4
6	Chemins d'espérance	Jean Ziegler/Seuil	-/1
7	Le pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche	Élisabeth Badinter/Flammarion	-/1
8	Le travail, et après?	Collectif/Ecosociété	4/2
9	Le silence même n'est plus à toi	Aslı Erdoğan/Actes Sud	-/1
10	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/Gallimard	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES > FICTION

Mon frère, ce zéro

Louise Cotnoir explore des cicatrices familiales dans un roman sombre

CHRISTIAN DESMEULES

Court roman familial, récit fragmenté d'une trajectoire marginale et accidentée (celle du frère auquel renvoie le titre), *Le frère d'Antigone* fait entendre les échos d'un Québec pas si ancien qui coule encore dans la mémoire et dans les veines.

Quelque part dans une petite ville en région il y a une cinquantaine d'années, règne un père qui «sévît à coups de ceinture qui coupe le souffle», soleil noir d'une mère «fatiguée de la fatigue de sa propre mère». Entre les deux, le fils aîné, éternel révolté qui a «toujours été plus noir que les autres», est une sorte de rebelle à l'esprit romantique. Un gratte-papier qui rêve de devenir écrivain, mais dont la vie ne sera jamais à la hauteur de ses fantasmes et qui se livre à une longue et minutieuse désintégration au moyen de l'alcool et de la drogue.

Dans l'ombre de ce trio d'extrêmes, forte mais effacée, on retrouve une fille à la volonté de fer, «garçon manqué» qui semble être la seule à savoir incarner ses aspirations.

Le frère d'Antigone, dans la mythologie grecque, c'est Polynice, un tyran déchu, maudit par son propre père. Fille d'Édipe, Antigone est la «fille intraitable d'un père intraitable». C'est d'ailleurs pour avoir voulu offrir à Polynice des funérailles dignes de son rang qu'elle sera condamnée à mort.

Dans le roman de Louise Cotnoir, née à Sorel en 1948, surtout poète et nouvelliste (voir sa *Trilogie des villes*, parue de 1993 à 2009 à l'instant même), on retrouve forcément

un peu la même dynamique. Est-ce la sœur, alias «Antigone», qui prend en charge la narration, lui offrant par son récit le «tombeau» — plein de compassion — que méritait cet homme en colère? C'est ce qu'on finit par comprendre, car elle écrit, contrairement à son frère.

«Polynice dans l'âme, véritable paria, le fils aîné n'aura jamais l'esprit de clan, se défendra contre les lamentations maternelles. Ses retours multiples à la maison ne seront jamais l'occasion de réconciliations, mais plutôt de ralentissements dans sa chute. Révolté jusqu'à la fin.»

Le frère d'Antigone, récit sombre d'une vie que plusieurs pourraient considérer comme ratée, est l'histoire d'une longue déchéance, nourrie de violences familiales et de rancœurs tenaces, de tentatives maladroites de réconciliations et de ruptures. Malgré ses velléités, l'homme n'aura jamais été plus qu'un «écrivain de taverne», griffonnant dans des cahiers qu'il compte léguer *in fine* à sa sœur, qui saura s'en servir. Du moins, c'est ce qu'il espère.

Une histoire plutôt lourde portée par une écriture un peu figée et distante, dont l'effet semble en partie lié à l'usage de surnoms mythologiques. Un malaise qui s'accorde bien, du reste, avec l'esprit de malédiction qui souffle sur cette existence de marginal insatisfait.

Collaborateur
Le Devoir

LE FRÈRE D'ANTIGONE

★★★★
Louise Cotnoir
Druide

Montréal, 2017, 184 pages



POLAR

Voyage intérieur aux contours indéfinis

À la lisière de la conscience et de la folie, Mark Winkler dresse le portrait halluciné d'un tueur en série

MICHEL BÉLAIR

Tous genres confondus, il y a des livres qui s'incrustent en vous. À cause de l'histoire qu'ils racontent ou des personnages qui l'incarnent. Parfois, encore, cela peut s'expliquer par le climat dans lequel vient s'inscrire le récit: une atmosphère insupportablement tendue ou, au contraire, une légèreté indéfinissable. Lourdeur ou fragilité. Empathie ou dégoût total. Même les deux à la fois. Quand un livre vous marque, tout cela est possible.

C'est précisément ce que l'on sent en entrant dans cette histoire plantée dans les banlieues du Cap, en Afrique du Sud. Une sorte de vacillement. De flou aussi. Vite provoqué par une écriture incantatoire distillant une sorte de voyage intérieur aux contours indéfinis...

Souffrance et fragilité

Nathan Lucius n'aspire pourtant qu'à «l'ordinaire». Il fait son jogging tous les jours, même sous la pluie, avant de prendre le chemin du journal où il travaille à vendre de la publicité. Il vit, seul, une petite vie rangée, boulot, dodo; avec passages fréquents côté alcool et branlette. Comme tout le monde autour de lui — y compris sa voisine de palier qu'il entend gémir dans sa chambre le soir. Cool... Sauf qu'il est difficile de ne pas remarquer sa bizarre tendance à se situer souvent tout juste à côté de ses pompes.

Nathan aime bien sa patronne au journal, Sonia, mais il n'a qu'une seule amie: la vieille Madge, une antiquaire rongée par le cancer. Un jour, Madge — qui n'en peut plus de mourir à petites gouttes — lui demande d'abrèger ses



ISTOCK

L'histoire de *Je m'appelle Nathan Lucius* est plantée dans les banlieues du Cap, en Afrique du Sud.

souffrances et de mettre fin à ses jours. Tout dérape à partir de là. Bientôt, on verra Nathan profiter d'une occasion pour exaucer les vœux de sa vieille amie. Ensuite, sa vie, tout comme le récit, se désagrège et tout devient de plus en plus flou... jusqu'à ce qu'on le retrouve, déboussolé, dans un asile.

Là, au milieu d'une série de personnages aussi hallucinés qu'hallucinants, on en apprendra un peu plus sur les racines de la «fragilité» de Nathan. Réfugié dans le silence, il devient

le témoin d'un monde dangereux qui s'agit autour de lui et qui le renvoie face à des violences et à des souvenirs enfouis très profondément en lui. Peu à peu on verra émerger de tout cela un portrait confondant: tout jeune encore, Nathan a été violemment agressé et ne s'en est pas tout à fait remis, on le devine.

Mais la violence explique-t-elle la violence? Surtout quand on «perd» de grands bouts de la réalité et que les souvenirs s'avèrent souvent friables? Un livre dérangent,

merveilleusement porté par une écriture envahissante qui risque de vous faire pousser des boutons d'acné sur la conscience...

Collaborateur
Le Devoir

JE M'APPELLE NATHAN LUCIUS

★★★★
Mark Winkler
Traduit de l'anglais
par Céline Schwaller
Éditions Métailié
Paris, 2017, 232 pages

POÉSIE

Le tour de l'île de Serge Patrice Thibodeau

HUGUES CORRIVEAU

En 2010, Serge Patrice Thibodeau publiait une traduction du *Journal de John Winslow à Grand-Pré* doublé d'un essai (Perce-Neige). Ce même lieu, photographié à partir de la Station spatiale internationale ou admiré par l'auteur à partir de l'avion, vol AC 665, à bord duquel il voyage, va provoquer chez lui un livre gigogne dans lequel vont se rencontrer des textes de prose poétique, des échos à la période de Winslow, des réflexions, des descriptions. Ce livre faste, constitué de neuf chapitres divisés chacun en 44 paragraphes numérotés, *L'île Haute en marge de Grand-Pré*, est surtout d'une assez grande opacité. Sans réelle éclaircie non plus, ce livre parviendra tout de même à séduire un lecteur patient.

«Retrouver / refaire / reconstruire le paysage: c'est un plan» que le poète consent à mener à terme en laissant son esprit prendre le monde, convoquer ses heurs et malheurs. Comme si la fragmentation du littoral offrait une figure des fractures guerrières ou de la vie courante de son lieu de vie, aussi bien à Damas qu'à Alep. Grand-Pré est alors le centre du monde et de l'Histoire. Car ce recueil sort des sentiers battus et flirte sans cesse avec le récit historique, le présent étant porteur du passé de la même manière que l'image de l'île projetée dans l'espace son surgissement sous-marin d'où affleurent forcément des strates et des fossiles.

Quand on lit «les guerriers des nations malécite et mi'kmaq s'y donnaient rendez-vous, leurs

muscles nus bariolés de signes colorés», on est dans l'Histoire; quand on lit «HD131399Ab est une exoplanète en orbite autour de trois soleils dans la constellation du Centaure. Elle est située à 340 années-lumière de la Terre (340 x 9460 milliards de km). Sa masse est de quatre fois celle de Jupiter. Ça n'intéresse personne. [Bien que]», on est dans le journalisme scientifique; quand on lit à propos de «la violence des marées verticales», on est en poésie.

Mais voilà, l'entreprise d'écriture est ici d'une telle vigueur, d'une telle cohérence dans sa volonté de réaliser un livre de plus en plus total, global, que l'ensemble convainc. Bien plus

qu'un tour de l'île, ce livre propose une saisie de la complexité intellectuelle d'un auteur, émotions comprises. Mais c'est tellement radical parfois que les lignes de sens furent: «Isle. Haute. Englouti. Glouton. Vaisseau. Pirate. Life Magazine July 21, 1952, p. 37-42. 20 cents. L'or du pirate et la bureaucratie.»

Ne cachons pas le fait que ces textes sont très difficiles d'accès, mais si on s'y promène en les feuilletant, en s'y égarant, le plaisir ponctuel d'un paragraphe nous happe. Si l'ensemble reste particulièrement complexe, à petite dose, la prose de Serge Patrice Thibodeau rallie.

Collaborateur
Le Devoir

L'ISLE HAUTE EN MARGE DE GRAND-PRÉ

★★★★
Serge Patrice Thibodeau
Éditions Perce-Neige,
collection «Poésie»
Moncton, 2017, 210 pages



Amour, quand tu nous tiens

Même libérées, les héroïnes sont-elles toujours condamnées au cliché de l'éternelle amoureuse?

MARIE FRADETTE

Elles sont trois jeunes filles en apparence très différentes, vivant dans des univers crédibles et distincts, mais portées par un même désir, celui d'être aimée. Si *Le sexy défi de Lou Lafleur*, *Un hiver dans le cœur* et *Laura* s'inscrivent avec justesse dans leur époque, le personnage féminin reste pour sa part prévisible. Il reste en effet accroché à des valeurs et à des réflexions qui avaient cours dans les romans des années 1980, et même avant.

Dans *Le sexy défi de Lou Lafleur*, Sarah Lalonde aborde le thème de la première relation sexuelle. Installée devant le *Téléjournal*, Lou, quinze ans, entend une nouvelle qui lui apprend qu'elle a l'âge moyen pour avoir une première relation. Afin de ne pas faire partie de ces «attardées sexuelles», comme elle le dit, il lui reste exactement 45 jours pour passer à l'acte.

Commence alors une suite d'expériences très explicites. Elle veut «devenir l'agente 007 de la sexualité». Démystifier tous ses mystères. Et trouver un gars avec qui dire «bye-bye virginité». Sous des dehors très dégourdis, portée par un langage à la mode — notamment une surabondance d'anglicismes —, Lou est d'abord en quête d'amour.

Son défi n'est effectivement pas très différent du désir amoureux des héroïnes d'hier. On se souviendra de Sarah, héroïne d'Anique Poitras, jeune fille qui découvrirait l'amour et terminait sa lancée sur l'union sexuelle. Cassiopée, de Michèle Maréchal, anticipait cette première fois qui devait avoir lieu lorsqu'elle se serait faite à l'idée d'être amoureuse.

Lou Lafleur, en apparence sans scrupule, faisant même appel au «Dépucelureur» pour



ISTOCK

On en sort en surface, mais au fond, l'héroïne d'aujourd'hui, fragile, rêve toujours du grand amour.

parvenir à ses fins, refuse au bout du compte de faire l'expérience avec quelqu'un qu'elle n'aime pas. Sa conception de l'amour reste très romantique et tombe rapidement dans le cliché: «Peut-on s'attendre à un mariage la semaine prochaine? Je ris jaune à sa soi-disant blague. Mais au plus profond de moi, j'aimerais hurler: ouiiiiiiii!»

Amour, quand tu ne me tiens plus

Dans *Un hiver dans le cœur*, Mylène Arpin met en scène Emilie, quinze ans, plutôt tranquille, anonyme et sans grande ambition. Tout le contraire de sa meilleure amie, Myriam, voyage, belle comme le jour et à qui tout semble réussir. Mais lorsqu'Emilie trouve l'amour, rien ne va plus pour Myriam. Le thème du suicide prend tout son sens en fin de parcours, mais les préoccupations amoureuses et familiales de l'héroïne supplantent le drame.

Entre les allers-retours d'Emilie chez sa mère, son

excitation devant le beau Louis, ses angoisses vis-à-vis de sa future vie sexuelle — ITS, grossesse, les risques sont bien exposés —, l'intensité du drame vécu par Myriam se perd. D'ailleurs, c'est à la suite d'une peine d'amour que Myriam s'enlève la vie.

Eduquer les lectrices, les mettre en garde, reste un discours récurrent. Autant chez Arpin que chez Lalonde, cette première expérience sous-tend le récit, lui donnant des airs de guide visant à découvrir la sexualité, indissociable, bien sûr, de l'amour. Ce qui se voyait déjà dans le roman pour adolescentes à la fin des années 1980.

Fragile adolescente

Chez Louise Turcot, avec *Laura*, roman plus riche, porté par une écriture profonde, sensible, la donne est différente puisque la sexualité n'y est aucunement abordée. Par contre, le besoin de retrouver le père, d'être quelqu'un à ses yeux, rejoint cette volonté d'être aimée.

Puisque c'est ça, principalement, qui motive les héroïnes.

Turcot raconte l'histoire de Laura, treize ans, entourée d'une mère à l'équilibre fragile, de Camille, sa meilleure amie, qui devra déménager, et de son père, un écrivain qu'elle voit rarement. À force d'essais et d'erreurs, de maladresses, de peines, elle parvient à le retrouver, à percer son univers et à y faire sa place. Elle fera par ailleurs la rencontre d'une toute nouvelle petite sœur, pour qui elle se découvrirait une solide instinct maternel. Ce roman porte le thème vieux comme le monde de la quête du père, mais aussi et surtout celui du besoin d'amour et de liberté.

Malgré une évolution du genre, un contexte social tout à fait différent, une tendance se dessine toujours. On en sort en surface, mais au fond, l'héroïne d'aujourd'hui, fragile, rêve toujours du grand amour. Moralisateur? Cliché? Ce discours perdure dans la littérature pour adolescentes et s'offre encore, et peut-être, comme le seul garde-fou possible dans une société en perte de repères.

Collaboratrice
Le Devoir

LAURA

★★★★
Louise Turcot
Montréal
Québec Amérique
Montréal, 2017, 168 pages

UN HIVER DANS LE CŒUR

★★★★
Mylène Arpin
Hurtubise
Montréal, 2017, 200 pages

LE SEXY DÉFI DE LOU LAFLEUR

★★★/2
Sarah Lalonde
Bayard
Montréal, 2017, 216 pages

LIVRES > FICTION

Rosa Montero, les mots dans la chair

«J'écris pour que la bête sauvage de mes obsessions se tienne tranquille»

DANIELLE LAURIN

«*Qu'est-ce que le passage du temps nous fait? Ou, pour le dire mieux, nous défait. Parce que vivre, c'est se défaire dans le temps*», avance l'écrivaine madrilène Rosa Montero, qui publie à 66 ans son 15^e roman, *La chair*.

Une femme à l'aube de la soixantaine vient d'être plaquée par son jeune amant. Catastrophe. Qui voudra encore d'elle alors que son corps s'affaisse de partout? C'est le point de départ de l'histoire.

La peur de vieillir obsède l'héroïne, Soledad (solitude, en français). Tout comme elle obsède l'auteure... depuis très longtemps. «*C'était déjà présent dans mon premier roman, que j'ai publié à 28 ans*», reconnaît Rosa Montero, de passage à Paris.

Mais pour elle, être jeune n'a rien à voir avec le fait d'avoir une peau lisse ou un corps musclé. «*La vraie jeunesse, c'est un tableau noir sur lequel on doit écrire. C'est avoir devant soi toutes les possibilités de vivre n'importe quoi. C'est fantastique, mais ça se termine très tôt*».

Dès la vingtaine, des possibilités se ferment, dit-elle. «*Tu peux commencer une nouvelle vie le lendemain, mais pas repartir de zéro. Tu as déjà un sac dans le dos, avec des pierres, qui sont les pierres de ta vie, des choix que tu as faits, des erreurs que tu as commises, de la douleur que les autres t'ont causée, mais aussi de celle que tu leur as causée. Et chaque année, les pierres s'accumulent...*»

Résultat: plus on vieillit,

plus le sac qu'on transporte est lourd, évidemment. «*Mais le plus terrible, fait remarquer Rosa Montero, c'est que le temps qu'on a devant, ce temps avec lequel on peut essayer de se délester d'une pierre ou deux, de réparer quelques erreurs, est de plus en plus court*».

Entre réalité et fiction

Dans *La chair*, Soledad, une historienne de l'art qui prépare une grande exposition sur les écrivains maudits pour la bibliothèque nationale de Madrid, a réussi sa vie professionnelle alors que sa vie intime est un désastre.

«*C'est un personnage furieux, enragé, nuance Rosa Montero, qui a une formation en psychologie et en journalisme. Soledad déteste le monde entier, parce qu'elle pense que tout le monde est plus heureux qu'elle. En fait, elle se déteste elle-même*».

Ce qui sauve Soledad, en quelque sorte: son autodérision. C'est d'ailleurs avec beaucoup d'humour que la romancière la met en scène. «*Je crois que l'humour est un moyen de décrire et de comprendre le monde, explique-t-elle. Et c'est très consolateur. Avec l'humour, on voit les choses comme elles sont, c'est-à-dire petites. Et on se voit comme on est tous: petits*».

Pour rendre son ex-amant jaloux, l'héroïne de *La chair* fait appel à un jeune prostitué beau comme un dieu. Mais sa relation avec lui se transforme de façon imprévue. Elle a beau le trouver ambigu, pour ne pas dire inquiétant, menaçant, elle en est totalement éprise.

«*Il y a beaucoup de relations*

passionnelles qui peuvent être toxiques, dangereuses, fait remarquer Rosa Montero. La plupart nous mettent en contact avec la partie la plus irrationnelle de nous-mêmes, la plus profonde, la plus délirante. L'amour-passion, c'est un délire, une folle invention. Et si tu as de la chance, ça se change en un amour réel...»

La part d'invention dans nos vies par rapport à la réalité. Un autre thème cher à l'auteure. «*Chez moi, confie-t-elle, réalité et fiction se mélangent tout le temps. Si je me souviens par exemple de quelque chose qui s'est passé il y a 20 ans, je ne suis pas certaine si je l'ai vécu, imaginé, écrit ou rêvé. Et les quatre possibilités ont la même force vivante pour moi*».

La mémoire, une construction imaginaire, à ses yeux. «*On croit qu'on se souvient, mais nous nous racontons des histoires à propos de ce que nous croyons avoir vécu. Et cette narration est en mouvement: elle change avec les années*».

Mélanger les genres

On constate chemin faisant dans *La chair* que Soledad a vécu un traumatisme effrayant dans l'enfance. Ou du moins, le souvenir qu'elle en garde est monstrueux. On se rend compte aussi qu'elle est obsédée non seulement par la peur de la vieillesse, mais aussi par la peur de l'échec, de l'amour, de la marginalisation, de la folie...

Toutes choses qu'on retrouve, encore là, dans les livres précédents de Rosa Montero, collaboratrice depuis 1976 au quotidien espagnol *El País*: «*J'écris des romans pour faire en sorte que la bête sauvage de mes obsessions se tienne tranquille*».

Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne se renouvelle pas dans la forme. Entre romans historiques, fictions d'anticipation et romans réalistes, elle navigue comme un poisson dans l'eau. Et elle adore mélanger les genres.

Dans *L'idée ridicule de ne plus jamais te revoir*, rédigé il y a quelques années à la suite de la mort de son compagnon de longue date, elle amalgame des éléments de sa propre vie avec le journal de deuil de la scientifique Marie Curie. Dans *La chair*, elle pousse l'audace jusqu'à se mettre elle-même en scène, comme écrivaine et journaliste, en face de son héroïne de papier.

Vue à travers les yeux de Soledad, qui la prend de haut, Rosa Montero ressemble à ceci: une femme qui joue à la jeune, habillée comme une ado et tatouée un peu partout. La romancière s'en amuse: «*Je dois dire qu'elle a assez raison. Je suis très jeune à l'intérieur et je vis comme si je l'étais, même si je sais bien que je ne le suis pas*».

Parmi les nombreux tatouages qu'elle arbore: «*ni pena ni miedo*», qui se niche sur sa nuque et qu'elle a emprunté à un poète chilien. «*Ni tristesse ni peur, je trouve que c'est une merveilleuse devise pour la vieillesse*», conclut Rosa Montero.

Collaboratrice
Le Devoir

LA CHAIR

Rosa Montero
Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse
Métailié
Paris, 2016, 192 pages



JEAN-LUC BERTINI

Entre romans historiques, fictions d'anticipation et romans réalistes, Rosa Montero navigue comme un poisson dans l'eau.

«*Avec l'humour, on voit les choses comme elles sont, c'est-à-dire petites. Et on se voit comme on est tous: petits*»

Rosa Montero

Dans l'univers déjanté de San-Antonio

Un dictionnaire amoureux concentre son esprit en 700 pages

JEAN DION

Par quel bout prendre San-Antonio? On imagine aisément la réponse éminemment salace que lui-même n'hésiterait pas à fournir: a-t-il jamais cessé, au fil de mille bouquins, de haranguer son lecteur? Oui, son lecteur, car, comme l'écrit Eric Bouhier, «*je fais l'audacieux pari que tous les passionnés de San-Antonio se retrouvent dans cette façon personnelle de raconter ce qu'était la découverte, quatre à cinq fois par an, du nouveau San-A. Dès les premières phrases, on reconnaissait cet art inimitable qu'il avait de nous prendre par le bras et de faire croire à chacun d'entre nous qu'il serait seul dans la confidence*».

L'œuvre de Frédéric Dard est immense, fût-elle de la littérature de gare pour passagers en deuxième classe, et Eric Bouhier, médecin, muséographe, enseignant, écrivain, a bien vu que s'il voulait s'attaquer à un *Dictionnaire amoureux de San-Antonio* et essayer de commencer à circonscrire un monument, il fallait qu'il procède comme le principal intéressé le faisait: «*Tous les matins, afficher une page blanche, surmonter l'angoisse et laisser place à l'imagination désordonnée*».

Cela donne plus de 700 pages qui vont dans tous les sens comme l'Antoine, Béru, Pinuche et consorts allaient gaïement dans tous les sens, là où nous les suivions avec un plaisir assumé et légèrement coupable tout à la fois. Comme San-A. disait de l'annuaire du téléphone, il n'est pas nécessaire, il est même déconseillé de le lire en commençant par le commencement. On se laisse guider par le hasard, auquel il arrive, paraît-il, de bien faire les choses. Pas souvent, mais parfois.

Dard était un désespéré: il a déjà évoqué son «*drame*» personnel, sa «*grande inaptitude à vivre*» dans un monde terriblement mal fait. San-Antonio lui permettait d'échapper à ce monde et de le refaire, de tout dire, littéralement tout, au nom d'une liberté qu'on tente sans cesse de restreindre. Parce que l'humanité est comme ça: comme à hurler. Il en résulte, dit Eric Bouhier, «*une œuvre bicéphale, écartelée entre la traque*



TIFFET

L'œuvre de Dard est immense, fût-elle de la littérature de gare pour passagers en deuxième classe.

de l'intelligence et celle de la connerie humaine, où l'on frémît en comprenant vers où la balance penche...»

A deux têtes donc, mais à une unique vocation, celle de faire rire, parce qu'il ne reste que cela, l'humour étant bien la politesse du désespoir, et Dard avait des manières, quoi qu'on en dise. L'écriture est proprement jubilatoire, excessive, effervescente, délirante dans le sens le plus noble du terme, y pullulent sous vague prétexte d'enquêtes policières quantité d'expressions argotiques, de mots inventés de toutes pièces, de calembours volontairement discutables. San-Antonio refuse catégoriquement d'appeler un chat un chat. C'est une question de principe.

Et il y a, bien sûr, les grivoiseries à n'en plus finir. Avec San-Antonio, on n'est jamais loin de lâcher du lest.

On volette dans ce Dictionnaire amoureux comme une abeille butinerait, ici et là, à la recherche de surprises que tous les jours on trouve. Comme un dico donne le goût d'aller voir un autre mot, celui-ci est une formida-

ble invitation à aller lire un autre livre: un San-Antonio, n'importe lequel. Et de passer du sacré bon temps dans un univers déjanté à souhait.

Le Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE SAN-ANTONIO

Éric Bouhier
Éditions Plon
Paris, 2017, 711 pages

L'ÉQUIPE DE LA LIBRAIRIE ALIRE VOUS CONVIE AU LANCEMENT DE AMQUI, PREMIER ROMAN DE NOTRE COLLÈGUE ÉRIC FORBES, PUBLIÉ AUX ÉDITIONS HÉLIOTROPE NOIR

DIMANCHE, LE 19 MARS À 14 HEURES à la Librairie Alire de la Place Longueuil (entrée porte P-6)

Alire LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE
Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent 0, Longueuil
450 679-8211 / librairie-alire.com
Suivez-nous sur

« J'AI OUBLIÉ DE VOUS DIRE... »

Bernard Pivot
de l'Académie Goncourt
La mémoire n'en fait qu'à sa tête
Albin Michel

Albin Michel

© ROMAIN ROUILLE.

Les deux nationalismes

LOUIS CORNELLIER



Depuis 45 ans, Yvan Lamonde étudie l'histoire des idées au Québec. Il y constate des blocages et des inachèvements. Avec *Un coin dans la mémoire*, l'historien se fait essayiste afin de remonter aux sources de notre confusion nationale. Le parcours est révélateur et stimulant.

Le colonialisme britannique, explique-t-il, a introduit un coin dans la mentalité québécoise, processus qui a mené à la « désarticulation » de cette dernière. Pour se maintenir en l'absence d'une majorité démographique, le colonisateur a mis en place un système politique dans lequel le principe démocratique (Chambre d'assemblée) était bloqué par le principe aristocratique (Conseils exécutif et législatif), en attendant de pouvoir procéder à une union forcée des deux Canadas, noyant les colonisés dans la majorité britannique (1840). Pour amadouer les Canadiens français lors des périodes de crise, le colonisateur a parfois invité quelques-uns d'entre eux à siéger avec les dominants, selon le principe de la « petite loterie coloniale ».

Papineau et Parent

Cette subtile stratégie a divisé les Québécois en donnant naissance à deux nationalismes : le premier, fondé sur la conservation culturelle et sensible aux espoirs de réforme promis par le colonisateur ; le second, essentiellement politique et en quête d'indépendance.

En 1840, constate Lamonde, le colonialisme est enfin parvenu à diviser pour régner. « *C'est de ce moment que se forme le cerveau politique du Québec, cerveau à deux hémisphères, l'un irrigué par Papineau, l'autre par Étienne Parent*, explique l'historien. *C'est de ce bicéphalisme que sortira la grande division entre une nationalité d'émancipation avec un mordant politique et une nationalité de conservation avec des espoirs d'arrangements.* »

Cette division, longtemps nourrie par l'Église catholique, favorable au nationalisme culturel et au pouvoir britannique, dure toujours, écrit Lamonde, et elle opère « *comme un principe durable de neutralisation, comme une forme d'anesthésie reconduite.* »

Ses effets, dans notre histoire intellectuelle, auraient été dévastateurs. Lamonde, qui les explore depuis quatre décennies, les présente dans cet essai avec plus de style et de passion que dans ses travaux précédents, mais le propos manque parfois un peu de clarté.

L'historien retient notamment l'idée de « *fatigue culturelle* », chère à Hubert Aquin, selon laquelle les incessants combats nationalistes auxquels la dépendance nous condamne ne peuvent qu'être débilissants à long terme. Il évoque aussi le concept d'« *ambivalence* », qui, selon lui, et quoi qu'en dise Jocelyn Létourneau, « *ne fait pas des enfants forts* ». Il se penche, enfin, sur la notion de « *fatigue politique* », développée par le philosophe Daniel Jacques, résultat d'un nationalisme culturel faisant fi de la nécessité de fonder l'indépendance dans le politique pour donner des fruits durables.

Des principes universels

Sans les assises politiques mises en avant par le nationalisme émancipateur, explique Lamonde, le nationalisme culturel s'avère fragile, et sa défense épuisante. Ainsi, quand la modernité s'impose au Québec après la Deuxième Guerre mondiale et menace le cadre traditionnel, le nationalisme conservateur (Groulx) est tenté par un repli, politiquement inopérant, sur un passé glorieux. Dans l'ère actuelle de la diversité et du pluralisme, un phénomène semblable se produit, symptomatique, selon Lamonde, « *d'un certain recul de la pensée souverainiste* » propre au nationalisme politique émancipateur.

Or, pour Lamonde, le seul moyen efficace de surmonter le blocage national est de « *suturer la culture et le politique* » en donnant présence à ce dernier. Il ne faut pas, propose-t-il, se réfugier dans « *une mémoire indéterminée* », mais refonder le nationalisme sur les principes universels et républicains qui traversent notre histoire (souveraineté populaire, démocratie, égalité hommes-femmes, laïcité, français langue commune, Charte québécoise des droits et libertés), partageables par tous les citoyens. Cela signifie qu'il faut accepter, pour s'émanciper politiquement, de faire un travail de deuil quant à certains éléments du « *paradis perdu* » culturel, sans pour autant tout répudier.

Au fond, pour Lamonde, la seule voie d'émancipation des Québécois se trouve dans un nationalisme civique souverainiste, assorti d'une fidélité culturelle sélective. Pour vivre, il y a des deuils à faire, dit-il. Il reste à s'entendre sur la nature de ces derniers. Ce n'est pas gagné.

UN COIN DANS LA MÉMOIRE L'HIVER DE NOTRE MÉCONTENTEMENT

★★★★1/2

Yvan Lamonde

Leméac

Montréal, 2017, 120 pages



Les littératures autochtones de langue française écrites et publiées au Québec bouleversent la notion de littérature québécoise.

La tentation de l'écriture métisse

Simon Harel souhaite que notre littérature s'ensauvage à jamais

MICHEL LAPIERRE

En 1927, l'écrivain américain Stephen Vincent Benét finit son poème *American Names* en affirmant que l'on pourra enterrer son corps en Angleterre, sa langue en France et qu'ils y disparaîtront. Mais il ordonne : « *Enterrez mon cœur à Wounded Knee* », où en 1890 la cavalerie américaine massacra l'ultime résistance sioux. L'essayiste Simon Harel rappelle cette tragédie continentale pour souhaiter que la littérature québécoise s'ensauvage à jamais.

Enterré à Wounded Knee, un cœur hanterait pour des siècles ce que Harel, spécialiste de la littérature comparée, appelle, en souvenir « *de mises à mort collectives* », l'« *Amérique osuaire* », ou le « *charnier* » du Nouveau Monde. Pour lui, l'émergence en français, au Québec, dans les années 1990, d'une littérature autochtone, si diversifiée qu'elle devient plurielle, va jusqu'à conjurer le désespoir lié à ce que plusieurs voient comme l'interminable agonie des Premières Nations.

Il y a plus. Ces littératures de langue française écrites et publiées au Québec bouleversent

la notion de littérature québécoise. À l'instar de l'anthropologue Rémi Savard, Harel croit que, grâce à elles, « *l'imminence de la décolonisation* » littéraire se perçoit chez nous. Il précise qu'elles « *sont appelées à faire trembler le territoire sur ses assises* ».

Son lucide rejet définitif de l'imitation servile et desséchante des écrivains français par les écrivains québécois ne peut qu'enthousiasmer. Alfred DesRochers et Jacques Ferron avaient déjà rêvé de s'identifier littérairement à l'autochtone.

DesRochers, dans son poème *Ma patrie* (1935), souligne à ses compatriotes qui rêvent, eux, à l'Europe ancestrale que, pour avoir une vraie patrie en Amérique, il faut appartenir, au moins spirituellement, à un peuple qui, durant des millénaires, y a « *blasphémé d'horreur vers des cieux impassibles* ». Dans un esprit semblable, Ferron souhaite, en 1977, dans une lettre à John Grube, partager la souffrance exemplaire des Amérindiens en expliquant qu'ils « *avaient été victimes de colonialisme plus que nous* ».

Harel estime que l'américanité de ceux que l'on range aujourd'hui parmi les écrivains du « *néoterroir* », si maladroitement nommé, comme Nicolas

Dickner, Perrine Leblanc, Éric Dupont et d'autres, manquerait d'authenticité si elle évitait « *la cohabitation avec les littératures amérindiennes* ». Certes, les poètes autochtones Joséphine Bacon et Natasha Kanapé Fontaine, de qui Harel cite des vers, apportent un souffle nouveau.

Mais rien ne résume mieux la cohabitation chère à Harel que *Mahiganou*, hymne au métissage écrit par le poète cri et député néodémocrate Romeo Saganash. « *Non, tu n'es pas la moitié de l'un et moitié de l'autre / Tu es l'un ET l'autre / Une Blanche avec une âme crie / Une Crie avec une âme blanche / C'est toi qui décides quoi en faire.* » N'est-ce pas là presque un présage de notre avenir littéraire ?

Collaborateur
Le Devoir

PLACE AUX LITTÉRATURES AUTOCHTONES

★★★

Simon Harel

Mémoire d'encrier

Montréal, 2017, 136 pages

L'or bleu de la Nouvelle-France

L'historien Mario Mimeault raconte la pêche à la morue

DAVE NOËL

En 1534, Jacques Cartier amorce son exploration du Nouveau Monde dans un golfe du Saint-Laurent plutôt achalandé. Sur le grand banc de Terre-Neuve, le navigateur malouin découvre des flottilles de pêcheurs basques, français, anglais, portugais et espagnols. La morue est l'or bleu de l'Atlantique Nord. Elle sera l'un des piliers de l'empire français d'Amérique, souligne l'historien Mario Mimeault dans *La pêche à la morue en Nouvelle-France*.

Le coureur des bois fascine davantage que le pêcheur imbibé de sang et d'entrailles de morues. Dès le milieu du XVII^e siècle, le travailleur de la mer ne participe plus à l'exploration du continent américain, contrairement à son homologue des fourrures. Le modeste pêcheur joue toutefois un rôle essentiel en offrant un produit de substitution aux populations chrétiennes au cours des quelque 150 jours de jeûne imposés par l'Église.

À la belle saison, les pêcheurs européens se ruent par milliers vers le Klondike laurentien. Mario Mimeault attire plutôt notre attention sur la petite industrie canadienne de la pêche qui se met en place sous l'impulsion de l'intendant Jean Talon. « *En acceptant son poste, l'envoyé de Louis XIV se donne l'objectif de faire en sorte que la possession française parvienne à l'autosuffisance, particulièrement sur le plan alimentaire* », souligne l'historien du large.

Monnaie d'échange

En passant de la grande à la petite histoire, Mimeault nous entraîne dans le sillage du bien nommé Denis Riverin, l'infatigable entrepreneur qui veut fixer sur le pourtour de la péninsule gaspésienne la jeunesse coloniale attirée par la traite des fourrures. Il arpente également les établissements de Louis Jolliet, l'explorateur du Mississippi qui termine sa carrière dans le poisson sur la basse Côte-Nord et à l'île d'Anticosti.

À force de bras, le pêcheur de l'époque récolte jusqu'à 200 morues par jour à bord de navires pouvant en emporter près de 200 000 en moyenne. Le poisson vitaminé vaut davantage que la monnaie de cartes utilisée en Nouvelle-France pour suppléer au manque de numéraire. Il joue également un rôle géopolitique, les échafaudages de morues séchées permettent à la France de Louis XIV d'asseoir ses revendications sur les côtes.

À la fin du XVII^e siècle, les rivalités entre les puissances coloniales mènent à la destruction des pêcheries gaspésiennes par des corsaires anglais. Reconstituées, les infrastructures de la péninsule sont incendiées à nouveau par les troupes du général James Wolfe l'automne précédant le siège de Québec de 1759. La morue sera au cœur des

négociations de paix suivant la conquête britannique du Canada. Versailles n'aurait d'ailleurs pas signé le traité de Paris de 1763 sans le maintien d'un droit d'accès sur les eaux du golfe. « *Si [cette demande] avait été refusée par votre Cour*, écrira le ministre Choiseul à l'ambassadeur britannique, *la guerre durerait encore.* »

Le Devoir

LA PÊCHE À LA MORUE EN NOUVELLE-FRANCE

★★★

Mario Mimeault

Septentrion

Québec, 2017, 441 pages



SOURCE MUSÉE DE LA GASPÉSIE

Les pêcheries de la côte de Percé sont détruites par les troupes du général James Wolfe moins d'un an avant le siège de Québec de 1759.

NUMÉRO 789 AVRIL 2017

NOUVEAU Relations

POUR QUI VEUT
UNE SOCIÉTÉ JUSTE

VIOLENCES

**ENTENDRE
LE CRI
DES FEMMES**

Un dossier où sont abordés, entre autres : la banalisation des agressions sexuelles, la violence policière et systémique à l'encontre des femmes autochtones, la traite humaine et l'exploitation sexuelle, la violence conjugale en contexte migratoire et les pistes d'action.

Aussi dans ce numéro : les chroniques de Jean Bédard, Catherine Mavrikakis et Rodney Saint-Éloi

ARTISTE INVITÉE
Brigitte Normandin

SOMMAIRE ET
ABONNEMENT :
revuerelations.qc.ca

POUR VOUS ABONNER, RETOURNEZ CE COUPON
AVEC VOTRE PAIEMENT À : SODEP (revue Relations)
C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

JE M'ABONNE À RELATIONS :

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (____) _____

COURRIEL (OBLIGATOIRE) _____

COCHEZ SVP SI VOUS ACCEPTEZ DE RECEVOIR NOS INFOLETTRES TPS: R119003952 TVQ: 1006003784

JE PAIE PAR CHÈQUE À : LA SODEP (RELATIONS) OU PAR CARTE DE CRÉDIT

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

L'ABONNEMENT DONNE ACCÈS AUX ARCHIVES DES 3 DERNIÈRES ANNÉES SUR LE SITE <REVUERELATIONS.QC.CA>

COCHEZ :

VERSION IMPRIMÉE ET VERSION NUMÉRIQUE (PDF)

1 an (6 numéros) 40 \$

2 ans (12 numéros) 70 \$

1 an, étudiant* 25 \$

1 an, à l'étranger 55 \$

1 an, de soutien 100 \$

VERSION NUMÉRIQUE (PDF) SEULEMENT

1 an 30 \$

1 an, étudiant* 20 \$

Taxes incluses, sauf abonnement à l'étranger
* Sur justificatif